

INDREK HARGLA

L'ÉTRANGLEUR DE PIRITA



Gaia
polar

INDREK HARGLA

L'ÉTRANGLEUR DE PIRITA

Traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

Hiver 1431. À une lieue de Tallinn, le monastère des brigittines est en construction depuis des dizaines d'années. Depuis peu, l'une des sœurs ne s'exprime plus que par borborygmes, même lorsqu'elle n'est pas tenue au silence. Un collège de savants est réuni pour en déterminer la cause – le malin ? Au moins.

Sur le chemin enneigé du couvent, Melchior l'Apothicaire découvre le cadavre d'un gentilhomme, mort étranglé probablement depuis l'automne. Dans l'enceinte du monastère cohabitent curieusement moines et religieuses, menés de main de maîtresse par une énigmatique abbesse. Melchior n'exclut pas de faire appel à sa fille Agatha, qu'il a, en dépit de toutes les convenances, initiée à l'art obscur de la médecine.

Un polar gothique sur fond de rivalités culturelles et religieuses, et de tensions internationales entre Nordiques, Russes, chevaliers teutoniques et Estoniens de souche, aux confins de la Baltique.

Indrek Hargla est né en 1970 à Tallinn, en Estonie. Passionné de romans policiers et d'histoire médiévale, il a été sélectionné pour le grand prix de littérature de l'Assemblée Baltique en 2011, et a reçu le prix de la Fondation estonienne pour la culture, ainsi que le prix Eduard Vilde en 2012, pour *L'énigme de Saint-Olav* (Gaïa, 2013).

L'étrangleur de Pirita

du même auteur
chez le même éditeur

L'énigme de Saint-Olav (2012)
Le spectre de la rue du puits (2013)
Le glaive du bourreau (2015)

Ouvrage traduit avec l'aide de la Fondation estonienne pour
la culture, programme Traducta, du Centre National du Livre,
Paris, et du ministère de la Culture estonien.

Indrek Hargla

L'étrangleur de Pirita

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Pirita kägistaja

Illustration de couverture :
Creative direction and design : Andrey Kulpin
Graphic artist : Alexei Gordin
Calligraphy : Alondra Chemodanov
Historic research : Hannes Sarv, Barbara Kaminska-Napora
© Bloomingfern Transmedia Productions
© Cleardesign1 / Thinkstock
© cranach / Thinkstock
© Gaïa Éditions pour la conception graphique

© Indrek Sootak, 2013
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-665-4

Avant-propos

Tallinn et Pirita, anno Domini 1431

L'histoire du monastère Sainte-Brigitte, édifié non loin de Tallinn, dans la vallée de Mariendal, auprès de l'embouchure de la rivière, est demeurée jusqu'à aujourd'hui pleine de mystères. Sa liturgie, sa spiritualité, la vie qu'on y menait au jour le jour, nous demeurent largement inconnues ; c'est seulement ces dernières années que les chercheurs ont commencé à découvrir l'histoire réelle de sa fondation. Le couvent fut probablement consacré en juin 1431, et l'église fut achevée quelques années plus tard, sans doute en 1436.

La dédicace du couvent de Pirita se place dans une décennie très difficile pour les brigittines. Cet ordre récent, à la règle non traditionnelle et dans lequel l'autorité d'une femme – l'abbesse – avait le pas sur celle des hommes, devait nécessairement compter de nombreux adversaires dans les cercles ecclésiastiques les plus conservateurs. Fondé sur des visions reçues directement du Christ et alléguées par une seule personne – une femme, qui plus est –, l'ordre suscitait de nombreuses controverses théologiques.

Les conseillers de Tallinn ne voulaient pas davantage se résoudre à l'existence de ce nouveau couvent. Le Conseil essaya d'intervenir auprès du grand maître de l'ordre Teutonique pour en entraver la construction, craignant de toute évidence qu'en même temps que le monastère surgisse une ville qui viendrait concurrencer Tallinn, ou en tout cas une bourgade de partisans de la Suède. Les villes hanséatiques vendes étaient alors en guerre continuelle contre le souverain scandinave Erik de Poméranie, sous la protection duquel était placé l'ordre brigittin. C'est Erik, précisément, qui avait fait construire des villes auprès du couvent de Vadstena, en Suède, et de Maribo au Danemark ; il essayait aussi, depuis longtemps, d'amener les vassaux de Harju et de Viru à repasser sous la couronne danoise. Les conseillers de Tallinn étaient donc fondés à craindre qu'en créant ce nouveau

monastère, l'ordre de Livonie facilite en réalité, sans le vouloir, une subreptice invasion scandinave.

Tallinn perdit la première manche dans cette guerre froide qui l'opposait au monastère de Pirita, car le grand maître de l'Ordre, campant sur sa position, donna raison aux brigittines et ordonna la poursuite de la construction.

À l'été 1431, Tallinn fit une nouvelle tentative. Au moment même, ou peu s'en faut, où Jeanne d'Arc était brûlée à Rouen, et tandis que les soldats de l'Europe entière s'entretuaient, les ecclésiastiques se retrouvèrent à Bâle pour un nouveau concile, où les luttes ne furent pas moins vives.

On peut résumer ainsi les événements. En 1413, les brigittines de Pirita avaient pris part à la fondation du couvent de Marienwohlde, à proximité de Lübeck. Or le Conseil de Lübeck et celui de Tallinn étaient étroitement liés ; Lübeck était la juridiction d'appel de Tallinn, et l'élite de Tallinn était en grande partie originaire de Lübeck. La veille de l'ouverture du concile, les conseillers de Tallinn réussirent à convaincre les chanoines de la cathédrale de Lübeck d'introduire à Bâle une plainte contre le couvent de Marienwohlde, au prétexte qu'on y distribuait des indulgences *ad vincula*, c'est-à-dire les indulgences de Saint-Pierre-aux-Liens, malgré la défense du pape. Bien entendu, il y avait aussi derrière tout cela des motivations pécuniaires – la distribution d'indulgences attirait un flot de pénitents et faisait gonfler les recettes. Les brigittines repoussèrent l'accusation, arguant que sainte Brigitte avait reçu sa règle directement du Ciel et que l'interdit papal, par conséquent, ne saurait s'appliquer à elles. Néanmoins, le concile réunit un collège d'experts, chargé de procéder à l'examen des apparitions de sainte Brigitte. Dans le cas le plus défavorable, celles-ci auraient pu être déclarées hérétiques, ce qui aurait entraîné la nullité de la règle de l'ordre. Sous la direction de Matthias Döring, le provincial des franciscains pour la Saxe, le collège rédigea contre les apparitions un acte d'accusation en cent vingt-trois points, et la décision finale, prononcée en 1436, ne montra guère de clémence envers les brigittines. Les apparitions ne pouvaient être rendues publiques qu'une fois soumises à une censure orthodoxe, et leur origine divine était mise en doute. Elles échappaient cependant à l'accusation d'hérésie.

L'appel de la sentence et les démarches pour en obtenir l'atténuation occupèrent l'ordre de sainte Brigitte au cours des décennies suivantes, et il est probable que le couvent de Pirita prit part lui aussi à ces actions diplomatiques. La décision du collège n'avait visiblement eu aucune incidence sur la consécration du couvent, et, petit à petit, Tallinn s'habitua à ce nouveau voisin.

Pendant l'été 1431, la guerre éclata de nouveau au sud de l'État monastique. L'ordre Teutonique avait décidé d'intervenir dans les querelles de succession au trône de Lituanie-Pologne. Une force importante – qui comptait entre autres des Estoniens – fut notamment envoyée de Livonie en Pologne, où, en dépit des succès initiaux, l'Ordre finit par subir une lourde défaite. Sur les champs de bataille se mêlaient le fracas des canons sortis des fonderies de Tallinn et la fanfare des musiciens du Conseil. En 1435, au cours de la bataille de Pabaiskas, de nombreux Estoniens tombèrent aux côtés des chefs de l'ordre de Livonie.

La mer Baltique ne connaissait pas davantage la paix. Depuis 1426, les villes hanséatiques vendes étaient en guerre contre Erik de Poméranie, qui tâchait toujours de faire passer toute la région sous le contrôle de la couronne danoise. Tallinn ne prenait certes pas directement part au conflit, mais les voies maritimes étaient perturbées, et le commerce en pâtissait sans aucun doute. En 1429, des pirates à la solde de la Hanse avaient pillé Bergen, mettant fin à l'activité des comptoirs hanséatiques établis là-bas. En 1431, à Pâques, une flotte affrétée conjointement par la Hanse et les comtes de Holstein avait attaqué Flensburg et l'avait arrachée à Erik. Tallinn aussi payait des vaisseaux pirates, qui attaquaient les navires suédois et danois et revendaient le butin aux marchands de Tallinn.

À cette époque, on ne fondait plus guère de monastères en Europe : l'apogée de leur floraison était passé. Les rares nouveaux couvents voyaient le jour de par la volonté expresse de seigneurs locaux, le plus souvent pour marquer leur accession au trône ou une victoire militaire importante. Le couvent de Pirita fut créé à l'initiative de l'ordre Teutonique, mais deux noms occupent une place essentielle dans l'histoire de sa fondation : Gerlach Kruse et Hinric Huxer, deux hommes dont les origines et les motivations nous demeurent largement inconnues. Pirita était

l'ensemble monastique le plus important de toute la Livonie, et l'on peut supposer que son influence sur la vie religieuse locale fut considérable. Cependant, aucun document authentique – chronique, calendrier, livre liturgique – ne nous est parvenu intact. La grande bibliothèque du monastère a été détruite. Il existait sans aucun doute des livres recensant dans le détail tous les aspects de la vie quotidienne directement liés aux conditions locales, mais nous n'avons aucune idée de leur contenu.

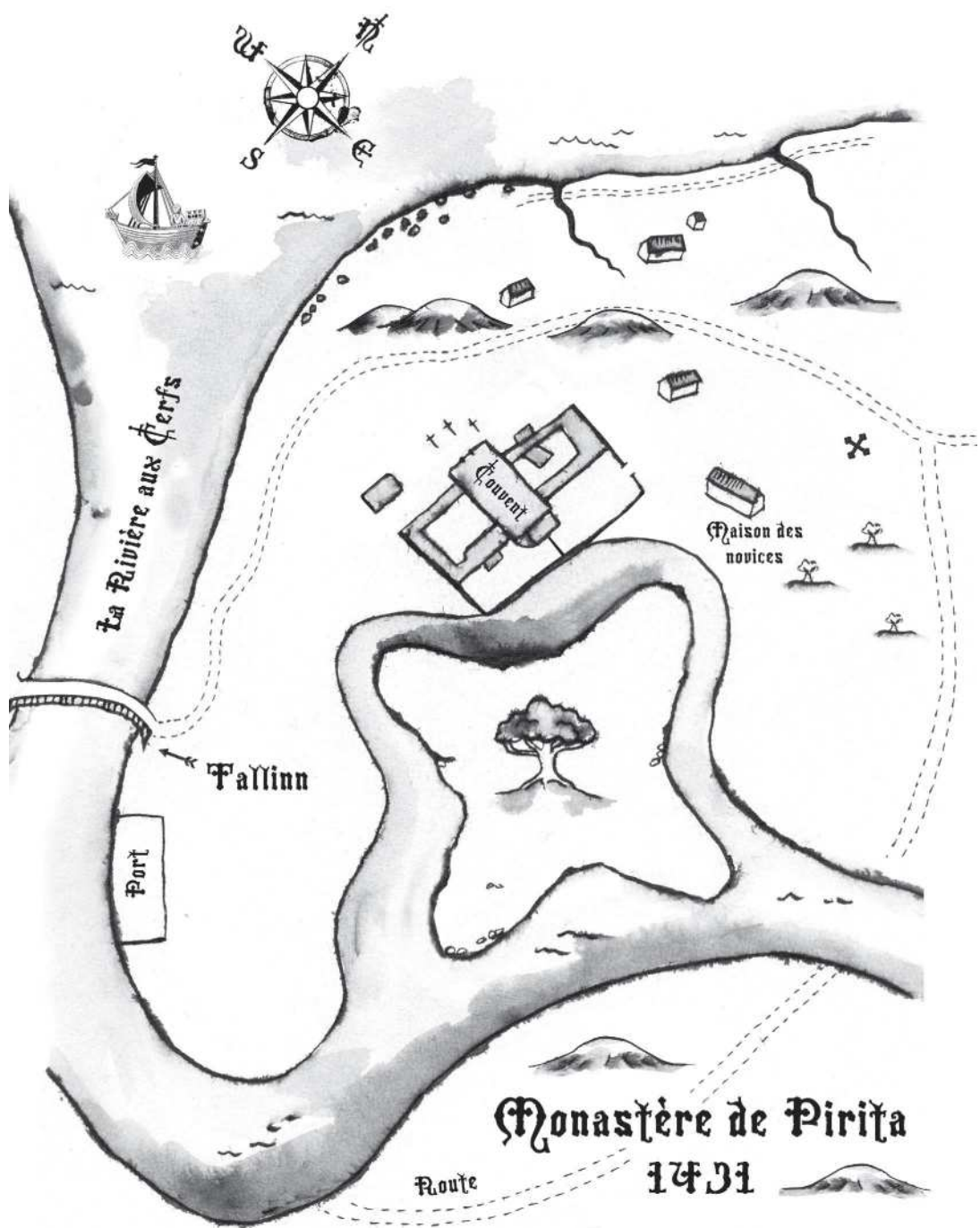
La langue des signes dont il est beaucoup question dans ce roman a été reconstituée à partir de sources du XII^e siècle. Cette langue pouvait varier selon les divers ordres, les détails de leurs règles et les circonstances particulières, mais tous les signes décrits dans le texte sont authentiques, entre autres ceux grâce auxquels Melchior résout l'énigme des meurtres.

La production artificielle de reliques de saints et le commerce de ces fausses reliques furent très répandus jusqu'au milieu du Moyen Âge. Par la suite, l'Église opéra un contrôle strict sur ces activités. Les *furta sacra*, ou vols de reliques, étaient généralement le fait des ecclésiastiques eux-mêmes. On rapporte souvent que tel ou tel homme d'Église, de passage dans un lieu saint, n'avait pas su résister à la tentation et avait fait secrètement main basse sur les ossements d'un saint. Dans le cas d'un acte malveillant, les puissances célestes intervenaient généralement pour empêcher le vol. En revanche, s'il s'agissait de transporter ces reliques en un lieu plus sûr, par exemple en les éloignant d'une zone de guerre, ou de donner un cadre plus digne à des reliques conservées jusqu'alors dans des conditions misérables, les saints secondaient cette entreprise, et le vol prenait le nom de translation. On a retrouvé à Pirita ce qu'on suppose être des restes de saints, mais leur identification précise n'a pas été possible.

Le monastère de Pirita fut détruit par l'armée russe. En 1575, les soixante religieuses furent déportées en Russie et réduites au servage ; deux ans plus tard, l'église fut saccagée et ses murs démolis à coups de boulets de canon.

Emploi du temps des religieuses de Sainte-Brigitte

5h30	Lever.
6h – 10h	Quatre offices successifs à l'église. Après prime venait la messe des sœurs, puis celle des frères.
10h	<i>De profundis</i> devant le cercueil ouvert.
10h – 11h	Repas (<i>prandium</i>) au réfectoire.
11h – 12h	Travail, lecture, promenade. En cas de nécessité, réunion du chapitre.
12h – 13h	Sexte (office du milieu de la journée).
13h – 15h	Travail.
15h – 16h	None (office de l'après-midi).
16h – 17h	Promenade, lecture.
17h – 18h	Prière de l' <i>Indulgete nobis</i> , puis vêpres (office du soir).
18h – 19h	Repas du soir au réfectoire.
19h – 19h30	Bref office de la nuit (complies).
19h30	<i>Collatio</i> (boisson chaude et quignon de pain), coucher.



La Riviere aux Herfs

Port

Fallinn

Route

Monastere de Pirita

1431

Maison des novices

Couvent

Prologue

1391

Sur la côte de Pirita

7 octobre

Il avait eu l'intention de tuer la femme avec son poignard : de le lui enfoncer profondément sous le sein gauche et de regarder la vie s'échapper d'elle, de sentir, sous ses mains, ce corps abandonner toute résistance, de voir son regard désespéré, puis de baiser une dernière fois ses lèvres voluptueuses, de goûter le sang qui jaillissait de son cœur et de le lui recracher au visage.

Il n'aurait pas nettoyé le sang sur la lame du poignard, mais aurait accroché l'arme au mur de sa demeure, et elle serait devenue une relique, le rappel du jour où il s'était vengé de l'amour trahi, de l'humiliation, de la tromperie, de l'ingratitude.

Comme il lui aurait été facile d'*obtenir* cette femme, de jeter sur elle son dévolu, de l'acheter, de se l'approprier ! Mais non : il aimait, il aimait sincèrement, et il lui avait demandé son amour, son cœur, sa main. Il aurait fait d'elle une véritable dame de la noblesse, la première d'entre toutes les femmes de Livonie. Il avait offert son amour et celui-ci avait été accepté ; il avait obtenu la permission de baiser ses lèvres, de poser les mains sur son corps. La bouche de la femme lui avait murmuré à l'oreille, répondant à ses serments, promettant à son tour, jurant... Et ensuite elle l'avait trahi, tourné en ridicule, elle avait méprisé son amour.

L'homme s'était approché de la côte avec l'intention de la tuer, de plonger son poignard dans ce cœur perfide et de se jurer que plus jamais il n'éprouverait le moindre amour pour une femme. L'amour rendait fou, il faisait perdre la paix et l'entendement – l'amour devait être tué.

Mais pas avec un poignard.

Cette putain ne méritait pas l'honneur d'une mort sanglante.

Quand elle commença à gémir, à implorer son pardon, à répandre ses larmes sur les joues de l'homme, quand elle lui répéta ses serments et lui jura que c'était une folie passagère qui

lui avait troublé le cœur, quand, jetée à terre et gisant sur les pierres de la grève, elle tendit les bras vers lui... alors l'homme comprit qu'elle n'était pas digne de mourir par l'acier de sa lame.

Il entoura de ses mains le cou de la femme et il serra. Il n'avait encore jamais étranglé personne, et il n'aurait pas cru que ce fût une sensation... si exaltante ! Le poignard né sous le marteau du forgeron ne pouvait pas prétendre à être l'instrument de Dieu au même titre que l'étaient ses mains. Il arracha les vêtements de la femme et vit enfin ce corps doux et potelé, qui avait hanté ses nuits sans sommeil. Il contempla la peau blanche et lisse, le cou droit qui s'élançait au-dessus de sa poitrine, et il sut ce qu'il avait à faire : les anges eux-mêmes lui montraient la voie.

Les mains de l'homme se raidirent autour du cou de la femme et se refermèrent lentement.

Lentement et avec jouissance ! Cela lui sembla, à cet instant, d'une importance capitale, et il comprit qu'il lui faudrait recommencer.

La vie et l'âme s'échappaient du corps de la femme : il le voyait, il le sentait, et c'était miraculeux, magique ! Cette face naguère si belle, si attirante, était maintenant violette, bouffie, horrible et repoussante : c'était précisément le vrai visage de cette putain, avec cette langue gonflée qui lui sortait de la bouche, ces yeux exorbités, la pisse chaude qui dégoulinait sur ses jambes, tandis qu'elle agonisait sur la grève déserte. Telle, exactement, devait être la mort d'une femme dépravée : sans beauté ni noblesse, sans que coulât le sang sacré, et pour dernier soupir, au moment où son âme s'envolait vers le Ciel, le hoquet répugnant de l'asphyxie.

Quand le corps sans vie retomba sur les pierres, l'homme regarda ses mains. Il les renifla : elles portaient encore l'odeur des parfums dont la femme s'était ointe.

Il alla les rincer dans l'eau salée de la mer. Il riait, il hurlait comme un homme ivre, au comble du bonheur. Il ne se retourna pas pour contempler le cadavre ; la puissance renfermée dans ses mains l'emplissait d'une jouissance enivrante. L'amour faisait perdre la tête, et l'acte d'étrangler quelqu'un la faisait perdre encore davantage, mais s'il existait sur terre une preuve de la justice divine, c'était bien cette exaltation éprouvée en sentant sa fiancée infidèle mourir sous ses mains.

En sautant à cheval, il n'aperçut pas, à l'embouchure de la rivière, la petite embarcation à voiles qui venait de quitter le port et se dirigeait vers la haute mer. Sans regarder en arrière, il s'éloigna de la côte ; ses cris de joie déments se mêlaient au claquement des sabots de sa monture. Plus jamais il n'aimerait une femme !

L'homme ne pouvait pas savoir que le même jour, à ce moment précis, à Rome, le pape Boniface IX proclamait la sainteté de Birgitta Birgersdotter. Il y avait déjà une vingtaine d'années qu'un couvent obéissant à la règle que des apparitions lui avaient dictée avait vu le jour en Suède, à Vadstena. D'autres monastères allaient suivre, à Florence, à Dantzic, et le quatrième serait construit seize ans plus tard à l'endroit même où il se trouvait, sur l'emplacement qu'alors on appelait encore Mariendal, à proximité du port et des pâturages côtiers. En cette journée, toutes les cloches des églises de Rome sonnaient, les cardinaux et les évêques s'agenouillaient, dans la chapelle du palais papal, face au trône d'où le Saint-Père annonçait que le nom de Brigitte était désormais porté au registre des saints et ordonnait que cela soit proclamé dans les églises du monde entier.

Le cavalier éperonna sa monture et, franchissant au trot les dunes de sable, prit la direction des collines qui verdoyaient à l'est. Il ne prêta pas attention au petit voilier, ni aux ouvriers qui, au loin, sur le port, manipulaient des sacs de farine auprès du bâtiment de la pesée. De mémoire d'homme, ce port à l'embouchure de la Rivière aux Cerfs avait toujours existé, et il durerait sans doute encore longtemps, permettant aux vassaux et aux domaines dont les terres bordaient la rivière de décharger leurs denrées sans que les marchands de Tallinn prélèvent leur commission. L'homme se hâtait ; il aurait voulu chanter, boire du vin par barriques entières, se jeter au pied d'un autel et rendre grâce à Dieu d'avoir trouvé en lui l'instrument de Sa volonté, de l'avoir choisi pour débarrasser le monde d'une putain débauchée qui, de toute façon, n'aurait jamais pu espérer devenir une bonne chrétienne. Il ne ressentait pas le froid, malgré la morsure du vent d'octobre qui soufflait de la mer, de la direction de Tallinn : la flamme du meurtre brûlait toujours dans son corps, il suait, il bouillonnait.

L'homme ne pouvait pas savoir non plus, naturellement, que de l'autre côté de la baie, à l'abri des remparts de Tallinn

blanchis à la chaux, dans la rue dite Sous-la-Colline, un garçon de douze ans, à la tignasse blonde comme le lin, était en train d'aider son père l'apothicaire à percer des poutres de chêne et à les poser sur des traverses placées dans une tranchée. Le gamin et l'adulte s'affairaient là en compagnie d'autres habitants de la ville, car le Conseil obligeait tous les hommes dans la force de l'âge à participer à la construction du réseau de canalisations en bois qui allait amener l'eau des douves jusque dans la ville. Le garçon élancé s'appelait Melchior Wakenstede, tout comme son père ; ils fabriquaient le tuyau qui conduirait l'eau jusqu'au puits situé devant leur maison et à cause duquel la rue elle-même prendrait, une dizaine d'années plus tard, le nom de rue du Puits.

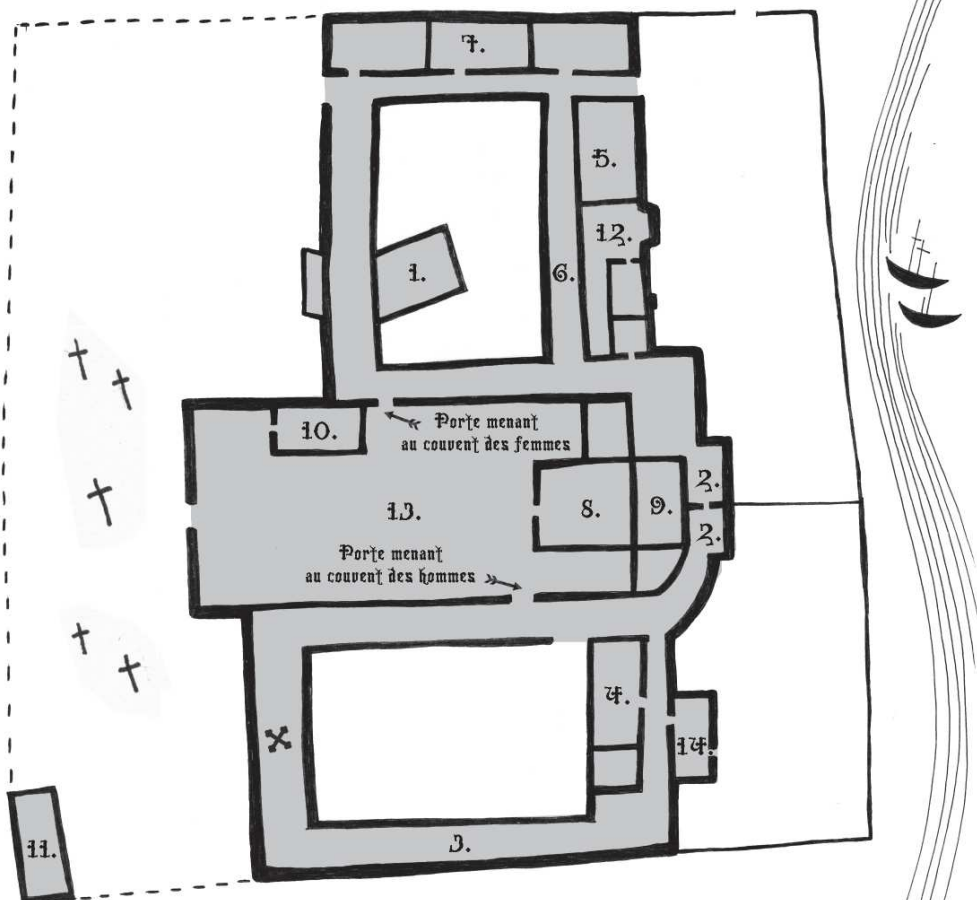
En l'an de grâce 1431, ce garçonnet sera devenu un homme de cinquante-deux ans, l'apothicaire du Conseil de la ville de Tallinn. Sa boutique sera toujours située rue du Puits ; il sera connu pour son talent à préparer les remèdes, mais aussi comme un homme qui sait déchiffrer les secrets de la nature et qui, plus d'une fois, a démasqué des meurtriers devant le tribunal.

En l'an de grâce 1431, le 1^{er} juin, Melchior Wakenstede se tiendra à son tour sur la grève de Mariendal, sur la piste d'un meurtrier qui étrangle ses victimes entre les murs du couvent de Pirita. À l'endroit même où le cavalier qui file entre les dunes vient de tuer en lui la faculté d'aimer, Melchior tombera à genoux, en pleurs, et suppliera sainte Brigitte de lui indiquer que faire d'un secret plus grand et plus important que tout ce qu'un apothicaire devrait jamais avoir à connaître.

Puis, se relevant, il s'avancera d'un pas assuré vers le couvent, à la rencontre de l'étrangleur de Pirita.



Plan du monastère de Piriça



1. Demeure de l'abbesse

2. Parloir

3. Cloître

4. Réfectoire des hommes (à l'étage, dortoir)

5. Réfectoire des moniales

6. Cloître

7. Dortoir des moniales

8. Église

9. Sacristie

10. Chapelle Sainte-Brigitte

11. Maison des pèlerins

12. Cuisine

13. Église en construction

14. Brasserie

1431

La boutique de Melchior, rue du Puits

16 mars, le matin

La main de Melchior Wakenstede, apothicaire du Conseil de la ville de Tallinn, s'abattit sur la bouche de son fils. « Tu n'auras pas le droit de te prétendre apothicaire, tant qu'un apothicaire juré ne t'aura pas conféré cette dignité ! » lança le vieux Melchior, d'un ton sévère, au jeune Melchior.

Le garçon essuya une goutte de sang au coin de ses lèvres et mit un genou à terre devant son père. Melchior saisit sur la table une coupe d'argent et la tendit à son fils, qui inspira profondément et la porta à sa bouche.

« Tu n'auras pas le droit de te prétendre apothicaire, avant d'avoir bu la potion la plus amère qu'un apothicaire juré soit capable de préparer ! » déclara le père. Le jeune Melchior ne ferma pas les yeux, et il avala le breuvage sans froncer le nez, jusqu'à la dernière goutte ; puis il posa la coupe à terre, aux pieds de son père.

« Lève-toi ! »

Le fils se releva. Le souffle qu'il exhala avait la puanteur d'une charogne marinée dans l'absinthe ; il essuya une larme au coin d'un œil. Alors son père éclata de rire et le serra dans ses bras.

« Et tu n'auras pas le droit de te prétendre apothicaire, avant d'avoir fait trois années d'apprentissage chez un apothicaire juré, exécuté tous ses ordres et suivi toutes ses instructions », murmura Melchior en posant un baiser sur le front de son fils.

Ce même rituel s'était déroulé lorsque Melchior, il y avait de cela bien longtemps, avait été envoyé en apprentissage à Riga, et l'apothicaire le reproduisait maintenant scrupuleusement avec son fils ; celui-ci, muni d'une lettre de recommandation et de demande d'accueil, allait bientôt s'embarquer sur le premier vaisseau quittant Tallinn pour gagner Greifswald et se mettre au travail chez Jeronimus Wermingh, le célèbre maître apothicaire.

Naviguer était encore dangereux, les villes de la Hanse guerroyaient contre le Danemark et les deux camps avaient armé des vaisseaux de mercenaires – dont on racontait qu'ils ne faisaient pas toujours la différence entre leurs employeurs et leurs ennemis et avaient plutôt pour habitude de s'attaquer à tout ce qui promettait un butin facile. On disait aussi que les villes hanséatiques projetaient pour le printemps, juste après Pâques, une expédition contre Flensburg, pour mettre enfin un terme à cette guerre qui s'éternisait. Mais les mois passaient, le jeune Melchior allait bientôt avoir dix-sept ans, et il était plus que temps pour lui de devenir apprenti ; de plus, on n'aurait pu trouver, dans toute la Hanse, de meilleur apothicaire que Jeronimus de Greifswald.

Ils étaient tous les quatre dans la boutique : les deux Melchior, dame Keterlyn, et Agatha, pleine de zèle, incapable elle aussi de camoufler son émotion et pleurant à chaudes larmes contre la poitrine de sa mère. Une page se tournait. Le jeune Melchior allait voguer au-delà des mers, et pour Agatha il était temps de se préparer au mariage. Les jumeaux ne se reverraient peut-être jamais... et peut-être ne reverraient-ils jamais leurs parents. Mais c'était écrit, et il en avait toujours été ainsi : un jour venait où les enfants devaient quitter leurs parents et aller leur propre chemin.

Les années avaient voûté Melchior Wakenstede, et fait grisonner sa tête. Il lui arrivait de s'apercevoir que ses mains tremblaient, et il lui fallait de plus en plus souvent faire usage de ses baumes et de ses pommades sur ses propres membres. Les accès du mal qui tourmentait sa lignée avaient brusquement cessé, trois ans plus tôt, sans qu'il ait lui-même trouvé de remède pour en venir à bout. Peut-être le Seigneur, grâce à l'intercession des saints, avait-il pris sa famille en pitié, ou peut-être Melchior avait-il été, par ses actions, agréable à Dieu : peut-être... il n'en savait rien. Il ne voulait pas penser au Très-Haut comme à un suzerain avec qui l'on pouvait marchander ; de plus en plus souvent, au contraire, lui apparaissaient en rêve les flammes du purgatoire, qui lui annonçaient que nous sommes tous égaux devant la mort, et qu'un jour ou l'autre elle vient prendre chacun de nous.

Tout comme était arrivé le jour où les enfants devaient quitter leurs parents.

La date en était fixée depuis longtemps, et il y avait déjà un an que cela aurait dû se produire, si toutefois la première crise du mal des Wakenstede n'avait terrassé le jeune Melchior, le clouant au lit plus de trois mois. Ce jour-là, ç'avait été pour l'apothicaire comme si le Ciel avait brusquement cessé d'exister, et comme si l'enfer avait débarqué sur terre. Son fils était touché par cette malédiction qui tourmentait les Wakenstede mâles depuis des siècles – mais pas tous, quelques-uns seulement, comme si elle choisissait avec cruauté où et qui frapper pour apporter le plus de malheur possible. Toutes ces années, pendant que le garçon grandissait, Melchior avait attentivement plongé son regard dans ses yeux, y cherchant des signes du fléau, et il les y avait quelquefois trouvés, d'autres fois non... jusqu'au mois de septembre de l'année passée, lorsque ses pires craintes s'étaient vérifiées. Le jeune Melchior était atteint ! Et dans sa folie aveugle, la malédiction avait infligé à son corps juvénile et à son esprit des douleurs particulièrement sauvages. Durant ces quelques mois, Melchior avait fait don à l'église Saint-Nicolas du quart de ses biens, d'un autre quart aux dominicains, il avait fait dire des prières et passé lui-même des nuits entières au pied de l'autel de la Vierge Marie, demandant – et parfois sur le ton impérieux de celui qui exigeait une réponse : « Pourquoi ? Pourquoi donc ? Dans quel but ? »

Il n'avait pas reçu de réponse – aucun Wakenstede avant lui n'en avait obtenu –, mais au moins, le jeune Melchior était resté en vie. Il avait beaucoup déliré, il avait été terrassé par des visions effrayantes – ce qu'il y avait vu, il n'avait toujours pas osé le révéler à son père. Mais il était vivant, il était désormais bien portant, prêt à s'embarquer sur le premier vaisseau pour aller entamer son apprentissage.

Il restait en ce jour au père et aux enfants une tâche ultime, capitale : la dernière leçon.

Il arrivait parfois au vieux Melchior de se demander qui était l'apothicaire le plus habile dans Tallinn : lui ou sa fille Agatha.

Depuis la petite enfance, le jeune Melchior avait été instruit dans l'art de l'apothicaire : il en avait toujours été ainsi chez les Wakenstede. Mais le garçon avait grandi avec sa sœur jumelle, Agatha, et toutes les tentatives pour les séparer l'un de l'autre s'étaient très mal terminées. Lorsque les enfants avaient atteint

huit ou neuf ans, Melchior avait renoncé et osé ce qu'aucun apothicaire avant lui n'avait jamais fait : il avait pris Agatha avec son frère pour les instruire ensemble. Il les avait mis à genoux, côte à côte, sur le sol froid, il avait ouvert son livre de préparations et s'était mis à lire. Il lisait une phrase puis la faisait répéter trois fois, de tête, par les enfants. Et Melchior avait vu qu'Agatha apprenait plus vite, pensait plus vite que son frère.

Même si personne n'avait jamais entendu parler d'une femme apothicaire, les gens savaient bien que les femmes étaient douées pour soigner, et que dans les maisons c'étaient les femmes – les mères, les sœurs – qui nettoyaient les blessures des hommes, traitaient leurs maladies et concoctaient les potions. Les religieuses, dans les couvents, connaissaient nombre de secrets sur les soins et la préparation des remèdes. Agatha était une très bonne jardinière, tout ce qu'elle plantait portait beaucoup de fruits. Elle connaissait toutes les herbes médicinales, tout comme l'art de les sécher et de les conserver. Même si son destin était d'épouser un citoyen de la ville, cela ne pouvait pas lui faire de mal d'avoir quelques notions sur les remèdes, voilà ce que Melchior s'était dit. Mais il s'était surpris plus d'une fois à se demander s'il était vraiment correct de dispenser à des jeunes femmes tant de connaissances qu'elles en devenaient plus savantes que leurs maris. Et pourtant... n'était-il pas vrai que de nombreuses préparations consignées dans le livre le plus précieux que possédât Melchior, l'*Antidotarium Nicholai*, avaient été imaginées par un docteur ayant jadis vécu à Salerne et répondant au nom de Trotula – une femme, si belle, même, qu'elle devait revêtir un voile avant de paraître devant ses étudiants, afin de ne pas entraîner les pensées des jeunes gens trop loin de l'art médical ?

Quoi qu'il en soit, l'heure de la dernière leçon était arrivée, car ensuite le fils de Melchior partirait, et il n'était pas convenable que l'apothicaire continuât à dispenser sa science à sa fille seule. Il était temps pour Agatha de se mettre à confectionner son trousseau et, pour ses parents, de lui chercher un fiancé convenable. À Tallinn, ou à Riga, voire au-delà. Melchior s'inquiétait sérieusement de ne trouver chez sa fille aucun désir de songer au mariage, et peut-être plus encore de voir que Keterlyn ne l'y forçait guère.

La dernière leçon devait comporter trois enseignements, et le premier d'entre eux était la préparation des gaufres au safran. À sa connaissance, Melchior était, dans toute la Livonie, le dernier à connaître leur *vrai* mode de préparation, et il s'était fait copier par le *notarius publicus* du Conseil, en présence de trois témoins, une décision en vertu de laquelle personne d'autre que lui, à Tallinn, n'était autorisé à vendre quoi que ce soit sous la même dénomination. Pour sceller la décision, il avait été convenu que chaque année, pour le Carême, l'apothicaire du Conseil en ferait porter un plein panier aux conseillers.

La coutume était de déguster les gaufres au safran à l'époque précise où l'on n'avait pas le droit de mettre de viande sur la table, et elles se mariaient admirablement avec les confiseries et le malvoisie. C'était un mets coûteux, non seulement à cause du sucre et du safran, mais aussi parce qu'on ne pouvait employer pour le préparer que la meilleure farine blanche, qui devait, disait-on, être aussi pure que le corps de Notre-Seigneur. Par le passé, on en avait confectionné chez les dominicains, mais quand le frère convers Hanns, le cuisinier, était mort, deux hivers plus tôt, personne d'autre n'avait été capable de les faire de telle façon qu'elles ne s'effritent pas. C'est alors que Melchior avait introduit sa demande devant le Conseil, et il avait montré deux moules de fer, que son père avait apportés de Lübeck, avant de faire goûter aux conseillers des gaufres cuites dans ces moules. Les conseillers les avaient mangées puis en avaient demandé d'autres, et encore d'autres, et encore. À vrai dire, le Conseil avait été le théâtre de discussions intenses, car les dominicains ne voulaient pas renoncer à leur réputation de meilleurs maîtres es gaufres. Au terme d'un long marchandage, les religieux avaient accepté de vendre leurs propres moules à Melchior, et il y en avait donc désormais quatre chez l'apothicaire, un pour chaque saison, deux ronds et deux rectangulaires, portant tous des dessins différents.

Pour le Carême, Melchior prit les plaques qui imprimaient sur les gaufres l'image du Sauveur apparaissant à sainte Gertrude et celle de la Vierge Marie lui présentant le Sacré-Cœur.

Il y avait trois secrets dans la fabrication des fameuses gaufres au safran de Melchior, et le premier d'entre eux était la pâte. Le jeune Melchior et Agatha furent mis à tamiser la farine,

pendant que Melchior et Keterlyn allumaient le poêle comme il fallait et faisaient chauffer le charbon de bois. Que les gaufres dussent cuire dans un poêle tirant parfaitement, sur du charbon de frêne ou de pommier, pur et à la bonne température, c'était là le deuxième secret de Melchior. Il y avait beaucoup de sucre dans les gaufres, qui avait tendance à absorber les fumées âcres. Les gaufres cuites sur un feu fumant devenaient elles-mêmes âcres, amères. C'est pour confectionner ses gaufres au safran, justement, que Melchior avait fait poser un nouveau tuyau au-dessus du foyer, qui évacuait plus rapidement la fumée. L'étape suivante était de piler le sucre pour le rendre aussi fin que de la poussière, puis de le peser précisément, à l'aide de la balance de l'apothicaire. Melchior se tenait à côté de ses enfants et les regardait faire, silencieux, retenant leur souffle. Keterlyn cassa les œufs et sépara les blancs, les battit et attendit l'instant crucial où Melchior préparerait la quantité exacte du précieux safran à incorporer dans la pâte. Le safran était si léger qu'on ne pouvait le peser sur la balance, mais mis en trop grande quantité, il donnait aux gaufres un goût d'œuf pourri. La seule façon de procéder était de le déposer par petites pincées dans une cuillère et de se fier à son expérience. La farine, le sucre et le safran étaient mélangés à sec, après quoi les blancs montés en neige étaient incorporés au mélange. Enfin, on ajoutait une petite goutte d'huile de pavot, et juste ce qu'il fallait d'eau de rose pour donner à la pâte la consistance convenable.

Le troisième secret était la cuisson. Les plaques du moule devaient être chauffées, ensuite seulement on pouvait les graisser et y verser la pâte ; mais il ne fallait tout de même pas qu'elles soient trop chaudes, sinon les gaufres noircissaient tout de suite. La pâte était versée lentement, pour avoir le temps de s'étaler d'elle-même. Alors on refermait les plaques et on les plaçait au-dessus des braises, soutenues par un étrier de fer ; là, on les laissait cuire aussi longtemps d'un côté que de l'autre. La pâte qui apparaissait à la jointure entre les deux plaques devait se mettre à mousser, c'était le signe qu'il était temps de serrer plus fortement les plaques l'une contre l'autre et de les retourner une fois de plus, un bref instant. De cette façon, le sucre caramélisait et donnait aux gaufres leur solidité. Pour finir, on faisait tomber, à l'aide d'un couteau tranchant, la pâte excédentaire

avant qu'elle refroidisse, car après les gaufres devenaient fragiles. Le dernier coup de main consistait à les extraire habilement du moule, avec le couteau.

La famille Wakenstede s'affaira trois heures durant auprès du poêle : c'était comme un subtil mouvement d'horlogerie, dont toutes les roues dentées savaient exactement ce qu'elles avaient à faire et dans quel but on les avait remontées. C'était la dernière fois qu'ils œuvraient ainsi tous ensemble, le dernier rituel. Les enfants devaient tout bien garder en mémoire, car rien ne pouvait garantir que leur père aurait de nouveau l'occasion de leur dispenser son enseignement : la vie humaine était brève, et si l'on faisait quelque chose, il fallait toujours faire comme si c'était la dernière fois. Dieu ne donnerait peut-être pas de nouvelle occasion.

Le deuxième point de la leçon du jour – qui commença après qu'une pleine corbeille de gaufres croustillantes et parfumées fut prête, sur la table, destinée aux conseillers – portait le nom de *Potio Sancti Pauli*, car c'était saint Paul en personne qui l'avait inventée.

« Mes enfants, est-ce que vous voudriez bien préparer maintenant, devant moi, la potion de saint Paul, et me la donner à boire, afin de guérir mes membres douloureux ? demanda Melchior – avec, lui sembla-t-il, toute l'indifférence nécessaire –, ce à quoi Agatha répondit :

– Oui, père, nous allons la préparer, mais cette potion n'apporte aucun soulagement aux membres douloureux : elle est utile dans d'autres affections, et avant tout quand on a mal au ventre.

– Et quelles autres affections ?

– L'épilepsie, la catalepsie et l'analepsie, répondit le jeune Melchior. Et aussi cette fièvre qui accable au printemps, dans les pays du Sud, les voyageurs venus du Nord.

– Alors préparez-m'en, j'ai le ventre qui gargouille, et faites-m'en boire une bonne timbale ! s'écria Melchior.

– Tu ne dois pas en prendre plus d'une coquille de noix, et le soir, avant le coucher, rectifia Agatha en souriant. Père, si tu en buvais une pleine timbale, nous retrouverions pauvres comme Job, et toi tu vomirais jusqu'à en mourir.

– Et cette coquille de noix, il faudra la mélanger avec du vin dans lequel on aura préparé une décoction de pivoine pilée, expliqua le jeune Melchior.

– Et dis-moi, mon fils, qu'est-ce qu'on pourrait encore faire bouillir d'autre, dans ce vin ?

– De la gentiane, de l'ajonc, ou... commença le jeune Melchior.

– Ou des glandes odoriférantes de castor, dont on extrait le castoréum », compléta Agatha.

La préparation de la *Potio Sancti Pauli* prenait beaucoup de temps, et c'était l'un des secrets les plus importants des apothicaires. Il était notoire que Jeronimus de Greifswald n'accepterait jamais comme apprenti un garçon qui ne serait pas capable de lui réciter sans la moindre hésitation la liste des ingrédients de cette potion, et qu'à la troisième erreur le vieillard le chasserait à coups de bâton. La *Potio Sancti Pauli*, c'était la garantie que l'apprenti connaissait sur le bout des doigts toutes les mesures et les poids de Rome et de Salerne – drachmes, scrupules, onces, grains –, car la moindre confusion en cette matière pouvait entraîner la mort du patient, la mise en accusation de l'apothicaire négligent et son exécution.

Les enfants se mirent au travail. Debout dans un coin, Keterlyn les observait en souriant.

« Trois drachmes et une once de soude, annonça Agatha, tout en pesant.

– Une drachme et une once de glande de castor séchée, et autant d'antimoine, de joubarbe, de clous de girofle, de baies de laurier, d'écorce de saule, d'ache, de persil, de fenouil, de carotte et de cumin », poursuivit le garçon.

L'apothicaire observait ses enfants avec la plus grande attention : il les regardait prendre dans les bocalx les substances séchées qu'ils déposaient sur la balance, après les avoir examinées et flairées, consciencieux, concentrés. C'était toute leur vie qu'ils posaient sur le plateau, la dignité de leur père, l'honneur de l'apothicaire.

« Trois scrupules de jonc odorant, de myrobolan, de réglisse, de vitriol, de pivoine et de pyrèthre...

– Mélanger un scrupule et douze grains de Salerne de poudre de tanaïsie, de coloquinte, d'amadou et de brou de noix...

– Puis la même quantité d'aristoloche, de rose, de sève d'oxalis, de poudre de gingembre sauvage, de sauge, d'arum, de basilic, d'acanthé, de marrube blanc, d'origan, d'herbe aux puces, de

germandrée, d'hysope, de poivre blanc et de poivre noir moulus, de rue fétide...

– Un scrupule et quatre grains de cresson et d'encens...

– Un scrupule de baume, de nard, de safran, d'herbe aux chameaux, de cannelle de Chine, de myrrhe, d'opopanax, de racine de mandragore, de gentiane, de houblon, d'euphorbe, de pavot, de sang de cormoran...

– Que nous nous trouvons avoir en ce moment, murmura tout bas Melchior, en hochant la tête.

– Et encore, un scrupule moins quatre grains de clous de girofle, de cannelle, de gingembre, de poudre de savonnier, de fruit du baumier, de rhubarbe, de persil des marais, d'écorce de liquidambar, de résine de l'arbre des séraphins, de sang de dragon...

– Qui est, en réalité ? interrompit Melchior.

– C'est une résine rouge, qu'on recueille sur un arbre qui pousse en Inde, et dont tu as acheté une once, soit huit drachmes, au printemps dernier, répondit son fils, tandis qu'Agatha rapportait de la chambre froide quatre flacons dont elle annonça le contenu :

– Il faut ajouter la même quantité de sang de lièvre, de chèvre et de veau, et de présure de chèvre.

– Et aussi ce que tu prétends être de la bile d'ours.

– Le chasseur Pawel jure par saint Hubert que c'en est, répliqua Melchior en souriant. Qu'est-ce qu'il faut encore ?

– De l'huile de pétrole, et du sang d'oie, mais nous n'en avons pas, annonça Agatha.

– Puis quatre drachmes et quatre grains de primevère et de miel... »

La potion de saint Paul était prête : il y manquait bien, pour être tout à fait honnête, deux ingrédients, mais de l'avis de Melchior elle pouvait déjà, telle qu'elle se trouvait là, être utile contre de nombreuses maladies. L'apothicaire en boirait une coquille de noix le soir même, tout en adressant une prière à saint Paul.

« Quant à la troisième partie de notre dernière leçon, dit ensuite Melchior, il s'agira comme toujours d'une récitation et de sa mémorisation, comme cela se fait dans toutes les universités. »

Keterlyn hoch la tête et s'éloigna : elle n'était pas censée écouter cela, d'ailleurs toutes ces sentences récitées ne l'intéressaient guère, et elle avait autre chose à faire.

Melchior attendit que la porte du laboratoire se soit refermée derrière sa femme. Ils n'étaient plus que tous les trois. Il baissa la voix.

« Maintenant, mes enfants, commença-t-il, je vais vous parler d'un assassin qui tue ses victimes à l'aide du poison... »